



www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Services de traduction LinguisTech, le premier cabinet de traduction étudiant pancanadien
LinguisTech Translation Services, the first countrywide student translation agency

Ponctuation, trait d'union et temps de verbe

The ties that bind

Les sigles en relations internationales

Le français, langue de travail dans l'Ouest

French: The working language in the West

Prestige et légitimité linguistique

Alphabet soup

La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad

L'OTTIAQ : 20 ans déjà!

20 years already for OTTIAQ!

Un hommage gaspéen ou gaspésien?



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Emma Harries

Le français, langue de travail dans l'Ouest

Trois traités ont scellé la guerre de Conquête : les Articles de la capitulation de Québec (1759), les Articles de la capitulation de Montréal (1760) et le traité de Paris (1763). Ces traités garantissent aux Canadiens* la libre possession de leurs biens, la liberté de commerce, le libre exercice de leur religion de rite catholique romain et le droit de rentrer en France dans les dix-huit mois. Ils ne renferment, toutefois, aucune disposition sur la langue française. Quelle conséquence cela a-t-il eu sur la langue du commerce des fourrures?

Le changement d'allégeance que la Conquête impose aux Canadiens ne les détourne pas de ce commerce dans lequel ils excellent. Tant s'en faut. L'amnistie accordée, en 1681, par les autorités de la Nouvelle-France aux coureurs des bois qui chassaient sans « congé » les animaux à fourrure avait fait naître une nouvelle profession, celle de « voyageur** ». Bon nombre de jeunes s'étaient alors mis au service de marchands montréalais possédant un permis de traite.

Une main-d'œuvre qualifiée indispensable

Après la Conquête, le nombre de voyageurs a bondi, principalement à la suite de la création de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO), en 1783, féroce concurrente de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), fondée à Londres en 1670, et de l'American Fur Company (AFC), fondée par J. J. Astor et qui a existé de 1808 à 1842. L'expansion du commerce des fourrures a nécessité le recrutement d'une abondante main-d'œuvre. Même si les nouveaux employeurs sont Anglais, la langue de travail demeurera néanmoins le français.

Dans son étude *Les voyageurs et leur monde*, Carolyn Podruchny¹ évalue le nombre de voyageurs à 500 en 1784, à 1500 en 1802 et à 3000 en 1821 au plus fort des activités de traite. « L'expérience acquise par les Canadiens français dans le commerce des pelleteries en territoire amérindien, leur connaissance des langues autochtones, leur habileté à manier les canots d'écorce et leur adaptation à la vie sauvage

* Ce terme désigne les Canadiens français, souvent appelés simplement *Canadians* ou *French* par les Anglais. Quant aux Canadiens, ils appellent Anglais à la fois les Britanniques, les Écossais et les Irlandais.

** « Homme de peine engagé pour transporter des marchandises en territoire amérindien jusqu'à un poste de traite pour ensuite en rapporter les pelleteries, parfois après un séjour d'un hiver ou plus, ou encore engagé pour effectuer diverses tâches (guide, canotier, porteur, etc.) dans les régions sauvages dans le cadre de voyages d'exploration » (Claude Poirier [dir.], *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 516).

French: The working language in the West

The War of the Conquest came to an end through three treaties: the Articles of Capitulation of Québec (1759), the Articles of Capitulation of Montréal (1760) and the Treaty of Paris (1763). These treaties guaranteed all Canadians* free possession of their goods, freedom of commerce, freedom to practise their religion, Catholicism, and the right of return to France within 18 months. However, these treaties did not contain any provisions regarding the French language. How did this impact the language of the fur trade?

The change of allegiance imposed upon Canadians by the Conquest did not deter them from the business in which they excelled—not by a long shot. The amnesty that the authorities in New France granted in 1681 to the *coureurs des bois*, independent woodsmen who engaged in the fur trade without a permit, had given rise to a new profession, that of *voyageur***, and many young men were subsequently employed by Montréal merchants in possession of a trading permit.

A skilled and indispensable workforce

After the Conquest, the number of voyageurs jumped, mainly owing to the creation in 1783 of the North West Company (NWC), a fierce competitor of the Hudson's Bay Company (HBC), founded in London in 1670, and the American Fur Company (AFC), founded by J. J. Astor, which was in operation from 1808 to 1842. The expansion of the fur trade required the recruitment of a large workforce. Although the new employers were English, the working language would remain French.

In *Making the Voyageur World*, Carolyn Podruchny estimates the number of voyageurs at 500 in 1784, 1,500 in 1802 and 3,000 in 1821 at the height of the fur trade.¹ In *Contacts des langues et identités culturelles*, Robert Vézina notes that the experience French Canadians acquired in the fur trade in Aboriginal territory, their knowledge of Aboriginal languages, their ability to handle canoes and their adaptability

* This term designates French Canadians, who were often referred to simply as "Canadians" or "French" by the English. As for the Canadians, they referred to the English, Scottish and Irish all as "English."

** Voyageur: "[Translation] Labourer hired to transport goods to a trading post in Amerindian territory, returning with pelts, sometimes after spending a winter or longer at the post, or hired to fill various roles (guide, canoeer, portager, etc.) during voyages of exploration in Amerindian territory" (Poirier, Claude [ed.] (1998), *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, p. 516).

les rendit indispensables². » Aux États-Unis également : [traduction] « La proportion de “Français” par rapport aux Américains dans le commerce des fourrures n’était pas de un pour quatre, mais bien de quatre pour un³. »

Si les Canadiens dominent l’industrie par leur nombre, ils en occupent cependant les échelons inférieurs. Ce sont les Anglais, les Écossais et les Irlandais qui sont au sommet de la pyramide. On appelle « bourgeois » les actionnaires (CNO) ou les associés (CBH) qui détiennent les postes de direction. Les Canadiens, eux, sont voyageurs, guides, trappeurs, trafiquants, messagers, cuisiniers. Analphabètes pour la plupart, ils ne pouvaient guère être promus commis ou chef d’un poste de traite. Ils assument essentiellement des tâches de subalternes. Mais ces exécutants parlent français.

Au sein de cette organisation, les interprètes appartiennent à une classe à part. Occupant un échelon intermédiaire entre les *engagés* et les *bourgeois*, ils forment une espèce d’aristocratie, jouissent de privilèges fort appréciables et touchent une rémunération supérieure à celle des autres employés.

Une communauté d’esprit

La région des Grands Lacs, interdite avant 1760 aux marchands anglais, s’ouvre dorénavant à tous ceux qui ont le courage de s’y aventurer. Il aurait été irréaliste d’y bannir du jour au lendemain les Canadiens pour les remplacer par des traiteurs anglais inexpérimentés et ignorant les langues autochtones.

Les trafiquants canadiens avaient noué avec les Amérindiens de solides liens d’amitié. À ce propos, le biologiste Walter Sheppe fait le constat suivant dans le prologue de son édition du récit de voyage d’Alexander Mackenzie (1764–1820) :

[traduction] Les trafiquants de fourrures ont vécu dans l’intimité des Indiens. Ils ont partagé leur mode de vie et épousé leurs femmes. Ce faisant, ils ont été les premiers à dominer ces contrées sauvages. Les liens d’amitié qu’ils tissaient avec les Autochtones leur permettaient de circuler librement là où d’autres n’auraient jamais osé s’aventurer⁴.

C’était pour ces aventuriers un mode de vie tout autant qu’un gagne-pain.

Il régnait, en effet, entre Indiens et Canadiens une réelle complicité. L’un des premiers Anglais à venir tenter fortune dans le commerce des fourrures au lendemain de la Conquête, Alexander Henry (1739–1824), n’a pas tardé à le constater : « Par leurs connaissances, leur résistance et leur compétence, seuls les Canadiens sont engagés dans ces aventures, ce qui leur vaut, à eux comme à leurs employeurs, le monopole du commerce des fourrures⁵. »

Cela est si vrai que, lors de son premier voyage entre Montréal et Michilimackinac, en 1761, Henry, sur les conseils de son guide Étienne-Charles Campion, dissimule ses origines anglaises en se déguisant en voyageur canadien afin d’éviter d’être massacré par les Indiens.

to the Aboriginal lifestyle made them indispensable.² As noted by Janet Lecompte in *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, “the ratio of ‘Frenchmen’ to Americans in the fur trade of the United States was not one to four but four to one.”³

Although Canadians dominated the industry through their sheer numbers, they nevertheless occupied the lower ranks of the workforce. The highest positions were held by the English, Scottish and Irish. The shareholders (NWC) or associates (HBC), who held the executive positions, were referred to as *bourgeois*. Meanwhile, the Canadians were the voyageurs, guides, trappers, dealers, messengers and cooks. For the most part illiterate, they could hardly be promoted to the position of clerk or trading post head. The subordinate roles were therefore mainly assumed by French-speaking labourers.

Within this structure, interpreters formed a distinct class. Occupying the middle ranks between the hired labourers and the bourgeois, they constituted a sort of aristocracy, enjoying special privileges and higher pay than the other employees.

A like-minded community

The Great Lakes region, prohibited to English merchants prior to 1760, subsequently opened up to all those who had the courage to venture there. It would have been unrealistic to ban Canadians and suddenly replace them with inexperienced English traders who had no knowledge of Aboriginal languages.

Canadian traders had forged strong ties of friendship with the Amerindians. Biologist Walter Sheppe makes the following observations in the preface to his publication of the journal Alexander Mackenzie (1764–1820) wrote about his voyage to the Pacific:

... the fur traders lived intimately with the Indians, adopted many of their ways, and took Indian wives. In so doing they became the greatest masters of the wilderness that the continent has ever seen. Their friendship with the Indians permitted them to travel unharmed through regions where other men would not have dared to go.⁴

For these adventurers, the fur trade was not just a livelihood; it was a way of life.

Indeed, there was a real connection between the Amerindians and the Canadians. Alexander Henry (1739–1824), one of the first Englishmen to try his luck in the fur trade following the Conquest, pointed out that the Canadians’ knowledge, hardiness and skill meant that they were the only men willing and able to go into the fur trade, thus earning for themselves and their employers a monopoly of the trade.⁵

This was so true that during his first voyage between Montréal and Michilimackinac, in 1761, Henry, on the advice of his guide Étienne-Charles Campion, concealed the fact that he was English, disguising himself as a Canadian voyageur to avoid being massacred by Amerindians.

Les Canadiens, ces « gens du pays », se dispersent sur tout le territoire et jusqu'aux Illinois. Ils poursuivent aussi l'exploration au-delà des Grands Lacs, se répandent vers l'Ouest et atteignent les rives du Pacifique. Depuis La Vérendrye (1685–1749) et ses fils, ils y détiennent « une sorte de droit de préemption⁶ ». Des centaines d'entre eux, disséminés dans l'Ouest, vivent parmi les Indiens. La race des Métis est née de ces contacts quotidiens.

Empreinte de la langue française

La supériorité numérique des francophones dans le commerce des pelleteries faisait en sorte qu'il était avantageux pour les anglophones d'apprendre le français. La connaissance de cette langue était même un critère de qualification pour ceux qui occupaient des postes dans lesquels ils devaient communiquer avec les engagés. Un Anglais chef de poste pouvait passer jusqu'à un an sans avoir personne avec qui parler dans sa langue⁷.

Il est bien connu que le français s'est incrusté dans la toponymie de l'Ouest du pays, y compris au sud de la frontière. Les journaux et les récits de voyage de plusieurs trafiquants anglais sont émaillés d'expressions françaises qui témoignent de la présence quotidienne de Canadiens dans leur entourage. Celui de John McLean, par exemple, renferme, entre autres, les expressions « compagnons de voyage, casseaux, voie de fait, politesse, partout, débris, solitaire, faux pas, au bout du compte⁸ ». Ce McLean (1799–1890) avait d'ailleurs appris le français auprès d'un curé de Yamaska.

Le journal de John McDonnell (1768–1850) fourmille aussi d'expressions françaises reproduites en italiques dans le texte anglais. Peter Pond (1739–1807) connaissait le français avant de se faire traiteur. « Dans ses mémoires, il se moque légèrement de Jonathan Carver, son devancier, qui voyageait en pays indien “sans comprendre ni le français ni l'indien”⁹. » Très peu de Canadiens ont appris l'anglais, alors que les bourgeois de la CNO, leurs commis et, à leur exemple, la plupart des commerçants anglais ont appris le français¹⁰.

La langue des voyageurs et des traiteurs

La langue de la traite possédait son vocabulaire propre. Outre les expressions bien connues telles que « voyageur, Pays d'en haut, bourgeois, engagé, brigade, mariage à la façon du pays*»,

The Canadians, these people of the land, dispersed throughout the territory, all the way to Illinois. They also engaged in exploration beyond the Great Lakes, spreading out westward until they reached the shores of the Pacific. Ever since La Vérendrye (1685–1749) and his sons, the Canadians had had a sort of pre-emptive right.⁶ Hundreds of Canadians, scattered across the West, lived among the Amerindians. From these daily contacts, the Metis race emerged.

Impact of the French language

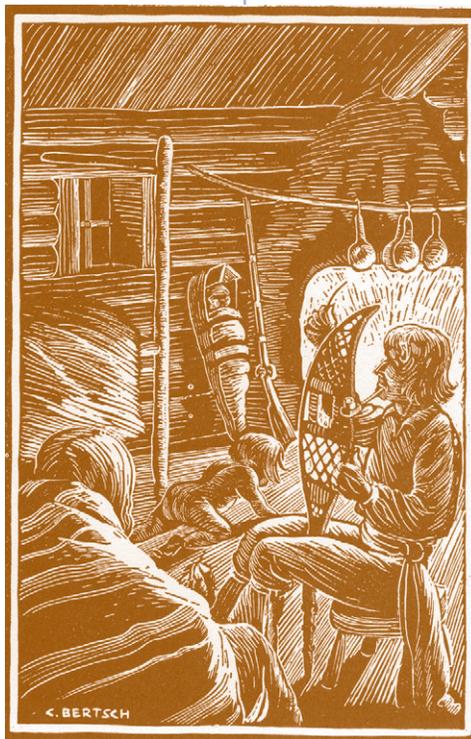
The numerical superiority of Francophones in the fur trade meant that it was beneficial for Anglophones to learn French. Knowledge of French was even one of the qualification criteria for those who held positions requiring them to communicate with the traders. An Englishman in charge of a trading post could go a whole year without having anyone to speak with in English.⁷

It is well known that French has endured in many place names out West, including south of the border. Journals and accounts of voyages written by various English traders are sprinkled with French expressions, testifying to the fact that the traders were surrounded by Canadians on a daily basis. For instance, notes written by John McLean (1799–1890), who incidentally had learnt French from a priest from Yamaska, include such expressions as *compagnons de voyage, casseaux, voie de fait, politesse, partout, débris, solitaire, faux pas* and *au bout du compte*.⁸

The journal that John McDonnell (1768–1850) kept is also peppered with French expressions, rendered in italics in the English text. In his memoirs, Peter Pond (1739–1807), who knew French before becoming a trader, gently makes fun of his predecessor, Jonathan Carver, for travelling across Aboriginal lands without understanding French or Aboriginal languages.⁹ Very few Canadians learnt English, whereas the NWC bourgeois, their clerks and, following their example, most English businessmen did learn French.¹⁰

The language of the voyageurs and traders

The language of the fur trade had its own vocabulary. Such common expressions as *voyageur, Pays d'en haut, bourgeois, engagé, brigade, mariage à la façon du pays**



Le voyageur, sa femme autochtone et un enfant

A voyageur, his Aboriginal wife and a child

* Voir *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 2 (été 2011), p. 19. Aussi consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fr.

* See *Language Update*, Vol. 8, No. 2 (Summer 2011), p. 19. The article also appears in *Favourite Articles*, at <http://www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/favart/index-eng.html?lang=eng&index=ent>.

ceinture fléchée », certaines expressions désignaient des réalités précises associées au commerce des pelleteries.

Ainsi, on distinguait le « canot de maître » (10 m de long) du « canot du nord » (6 m) du « canot bâtard » (moins de 6 m). Selon sa position dans l'embarcation, le pagayeur était un « devant », un « milieu » ou un « bout ». On faisait un « hivernage », des « demicharges » ou des « décharges » lors des « portages ». Un « homme libre » ou un « traiteur » pouvait être « en dérrouine », c'est-à-dire parti faire la traite chez les Indiens, loin du poste de traite. On disait aussi « courir en dérrouine ». Les chansons que les voyageurs chantaient correspondaient au type de canot utilisé. Il y avait les « chansons à la rame », les « chansons à l'aviron » et les « chansons de canot à lège ».

On appelait dédaigneusement « mangeurs de porc » les nouveaux voyageurs moins hardis qui, de Montréal, n'allaient pas plus loin que Grand-Portage – Thunder Bay – à l'extrémité ouest du lac Supérieur et qui, n'étant pas accoutumés au pemmican et à la sagamité (bouillie à base de farine de blé et de maïs), regrettaient les bons repas de leur mère, surtout le pain et le lard. Le pemmican est de la viande de bison séchée au soleil, puis pilée avec de la graisse fondue jusqu'à former une pâte solide assez fade, mais qui se conservait des mois durant.

« Aller en parole » est une belle expression qui signifie aller en mission, diplomatique ou commerciale, afin de négocier une entente. On la relève dans le journal de voyage du traiteur Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) : « Lorsque je fus en parole à la nation chaguienne dans le cours de l'été de l'année 1795, où je vis et parlai à plusieurs chefs¹¹... »

Les « cassettes » (petits coffrets) servaient à transporter les petits effets personnels, tels que médicaments, couteaux, fourchettes. Un « taureau » est un solide sac en peau de bison pouvant contenir jusqu'à 40 kg de pemmican, mot dont il est devenu synonyme. À distinguer du « paqueton » ou ballot de peaux de castor.

« Faire une pipe » (honne soit qui mal y pense!) est une autre expression propre au langage des voyageurs. Ceux-ci pagayaient de 15 à 18 heures par jour, tout en gardant leur bonne humeur. Tous les quatre à cinq kilomètres, ils faisaient une pause pour se détendre en fumant une pipe. La distance parcourue entre ces arrêts finit par être appelée une pipe. Le voyageur est généralement représenté avec son inséparable pipe.



Descente des rapides dans un canot de maître

Shooting the rapids in a large canoe

and *ceinture fléchée* were in use, as were expressions designating realities unique to the fur trade. For instance, there was the *canot de maître* (a ten-metre-long canoe), the *canot du nord* (a six-metre-long canoe) and the *canot bâtard* (a canoe under six metres long). Depending on his position in the canoe, a paddler was either a *devant*, a *milieu* or a *bout*. When wintering somewhere, the voyageurs would be on an *hivernage*. Their work could involve *demicharges* (half loads) or *décharges* (unloadings) during the *portages*. An *homme libre* (freeman) or a *traiteur* (trader) could be *en dérrouine*, in other words, off trading in Aboriginal territory far from the trading post, hence the expression *courir en dérrouine* (to trade in Aboriginal territory). The songs the voyageurs sang—such as the *chansons à la rame*, *chansons à l'aviron* and *chansons de canot à lège*—corresponded to the type of canoe used.

The new, less hardy voyageurs from Montréal who did not go farther than Grand-Portage, at the western end of Lake Superior near present-day Thunder Bay and who, ill-accustomed to pemmican or *sagamité* (wheat-and-corn-based gruel), sorely missed their mother's cooking, especially the bread and lard, were referred to with disdain as *mangeurs de porc* (pork eaters). Pemmican is made by drying buffalo meat in the sun, then grinding it with melted fat until it forms a thick paste, which is quite tasteless, but will not go off for months.

Aller en parole is a nice expression that means to go on a diplomatic or trading mission to negotiate an agreement. The expression appears in the journal kept by trader Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) about his voyage: [translation] “When I was *en parole*, during the summer of 1795, among the Cheyenne nation, where I lived and spoke with several chiefs...”¹¹

Cassettes (small cases) were used to transport small personal effects, such as medicines, knives and forks. A *taureau* was a solid buffalo-hide bag capable of holding up to 40 kg of pemmican, a word with which it became synonymous. A *taureau* was distinguished from a *paqueton*, a bundle of beaver hides.

Another expression unique to the voyageurs is *faire une pipe*.^{*} The voyageurs paddled 15 to 18 hours a day while remaining in good spirits. Every four or five kilometres, they took a break to relax and smoke a pipe. The distance covered between stops ended up being called a *pipe*. Incidentally, voyageurs always had a pipe with them and are generally depicted with one.

* Nowadays, *faire une pipe* is a vulgar expression.

Dans l'Ouest, l'unité monétaire, le « plue », est fondée sur la valeur assignée à une peau de castor. Son équivalent anglais est le *made-beaver* (MB). Au comptoir de la CBH à Fort Albany en 1733, pour une plue, les Indiens pouvaient obtenir l'un ou l'autre des articles suivants : 12 aiguilles, 4 briquets, 2 boîtes de tabac, 2 chemises, 2 couteaux ou 1 couverture. Le « faon » est une unité de mesure correspondant à la quantité contenue dans une peau de faon; soixante faons d'avoine, par exemple, procuraient trois barils de rhum.



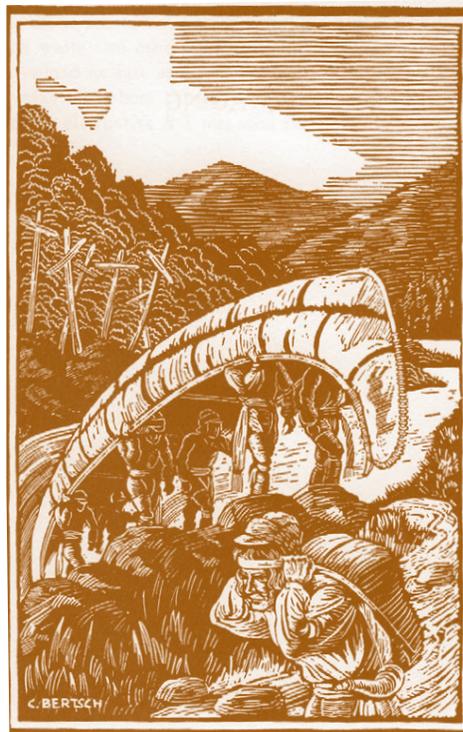
Le voyageur et son inséparable pipe

A voyageur with his ever-present pipe

Les voyageurs et les trappeurs aménageaient des « caches » généralement le long des cours d'eau. Dans ces fosses de deux mètres de profondeur environ, ils entreposaient des provisions, des marchandises et même des canots en vue d'une utilisation ultérieure. Ils les recouvraient ensuite de peaux séchées, d'herbe, d'écorce et de branchages. Le mot « cache » trouve aujourd'hui de nombreux emplois, dont un en informatique.

The voyageurs and trappers would dig *caches* (hiding places), usually all along a waterway. In these approximately two-metre-deep pits, they would store provisions, goods and even canoes for later use. They would then conceal them with dried hides, grass, bark and branches. The word *cache* is used in many fields today, including computer science.

Depuis 1968, en effet, une « mémoire cache » est une mémoire tampon servant à conserver une copie des instructions et des données fournies par la mémoire centrale et que le processeur utilisera éventuellement. *Cache memory* (mémoire cache) a remplacé *slave-memory*, datant de 1965. Ce sens moderne et analogique du mot « cache » provient directement du vocabulaire des voyageurs. Tout comme les mots « portage » et « prairie », il a pénétré dans la langue courante.



Un portage

A portage

Since 1968, *cache memory* has been used to describe buffer storage that holds a copy of instructions and data obtained from the main storage and likely to be required by the processor. *Cache memory* replaces *slave memory* dating from 1965. This modern, analog meaning of the word *cache* stems directly from the vocabulary of the voyageurs. As is the case with the words *portage* and *prairie*, it has been assimilated into everyday language.

It would be reasonable to assume that it was largely thanks to the traders, interpreters and missionaries that French has been enriched with so many Amerindian words, such as *achigan* (bass), *babiche* (*ababich* in Mi'kmaq—snowshoe strips), *caribou*, *maskinongé* (muskie) and *ouaouaron* (bullfrog).

De la fourrure à la foresterie

[Traduction] « Le français a été la langue “officielle” du commerce des fourrures », a prétendu l'historienne Grace L. Nute¹². Cette affirmation n'est que partiellement vraie. S'il est indéniable que dans les forêts, sur les cours d'eau et dans les postes de traite, le français était la langue d'*usage* en raison de la prédominance des Canadiens dans ce commerce, il faut reconnaître que c'est l'anglais qui était la langue *officielle* de cette industrie.

“French remained the ‘official’ language as long as the fur trade flourished,” states historian Grace L. Nute.¹² This assertion is only partially true. Although it is undeniable that French was the language used in the forests, on the waterways and at the trading posts, owing to the Canadians' dominance in the fur trade, it should be acknowledged that English was the *official* language of this industry.

From furs to forestry

Les dirigeants des grandes compagnies de traite – bourgeois, associés, actionnaires – étaient anglophones, et c’est en anglais essentiellement qu’ils administraient leurs affaires à la baie d’Hudson (dans les postes de Churchill, York Factory et Fort Albany), à Londres, à Grand-Portage (renommé Fort William) ou à Montréal, capitale de la traite des fourrures. Très peu de francophones étaient membres, par exemple, du prestigieux Beaver Club de Montréal.

Il n’est pas faux d’affirmer qu’avant la Conquête le français était la langue « officielle » de la traite, mais, à partir de 1760, et surtout après la fondation de la CNO et de l’AFC, le français en a été la *langue de travail*. Si l’on désignait parfois la CNO « *the French company* », c’est uniquement parce qu’elle comptait à son service une très forte majorité de Canadiens français, beaucoup plus que la CBH, qui était la « compagnie des Anglais ».

Vers le milieu du 19^e siècle, l’industrie forestière a remplacé la traite des fourrures comme principale activité économique au pays et, peu à peu, la langue des travailleurs forestiers, les *lumberjacks*, a intégré de nombreux anglicismes, l’anglais étant le plus souvent la langue des dirigeants, des fournisseurs et des clients de cette nouvelle industrie. L’histoire ne s’est pas répétée. ■

Source des illustrations

Fig. 1, 3 et 4 – Gravures de Carl W. Bertsch tirées de l’ouvrage de Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, p. 176, 2 et 34.

Fig. 2 – Descente des rapides (détail) de Frances Anne Hopkins, 1879, Bibliothèque et Archives Canada, C-002774.

Notes

- 1 Carolyn Podruchny, *Les voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, trad. par Anne-Hélène Kerbiriou, Les Presses de l’Université Laval, 2009, p. 4-5.
- 2 Robert Vézina, « La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850 », dans D. Latin et C. Poirier (codir.), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l’Université Laval, 2000, p. 144.
- 3 Janet Lecompte, dans LeRoy R. Hafén (dir.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.
- 4 Dans Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie’s Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c1801], publ. s. la dir. de W. Sheppe, McGill University, 1962, p. 6.
- 5 *L’attaque de 1763. De Montréal à Michilimackinac*, trad. de l’anglais par Georges Brissette, Septentrion, 2011, p. 66.
- 6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l’histoire des provinces de l’Ouest*, Institut d’ethnologie, 1945, p. 214.
- 7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, t. I, p. 133.
- 8 *Notes of a Twenty-Five Years’ Service in the Hudson’s Bay Territory*, R. Bentley, 1849.
- 9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2^e éd., Fides, 1979, p. 59.
- 10 Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 152.
- 11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, texte établi et annoté par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.
- 12 *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.

The large trading company operators—bourgeois, associates and shareholders—were English, and it was essentially in English that they administered their affairs along Hudson’s Bay (at the Churchill, York Factory and Fort Albany posts), in London, at Grand-Portage (renamed Fort William) and in Montréal, the capital of the fur trade. Very few Francophones were members of Montréal’s prestigious Beaver Club, for example.

It would not be incorrect to say that prior to the Conquest, French was the “official” language of the fur trade, but after 1760 and especially after the founding of the NWC and the AFC, French was the *working language*. Even though the NWC was sometimes referred to as the “French company,” this was only because a very large majority of its employees were French Canadian, much more than at HBC, which was the “English company.”

In the mid-nineteenth century, the forest industry replaced the fur trade as Canada’s main economic activity, and bit by bit many anglicisms crept into the language of the lumberjacks, as English was more often the language of the operators, suppliers and clients in this new industry. History did not repeat itself. ■

Illustration sources

Figures 1, 3 and 4—Engravings by Carl W. Bertsch, taken from Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, pp. 176, 2 and 34.

Figure 2—*Shooting the Rapids* (detail) by Frances Anne Hopkins, 1879, Library and Archives Canada, C-002774.

Notes

- 1 Carolyn Podruchny, *Making the Voyageur World: Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, University of Toronto Press, 2006, pp. 4-5.
- 2 Robert Vézina, “La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850,” in D. Latin and C. Poirier (eds), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l’Université Laval, 2000, p. 144.
- 3 Janet Lecompte in LeRoy R. Hafén (ed.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.
- 4 In Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie’s Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c. 1801], McGill University, 1962, p. 6.
- 5 Alexander Henry in David A. Armour (ed.), *Attack at Michilimackinac 1763*, Mackinac Island State Park Commission, 1971, p. 33.
- 6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l’histoire des provinces de l’Ouest*, Institut d’ethnologie, 1945, p. 214.
- 7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, Vol. 1, p. 133.
- 8 John McLean, *Notes of a Twenty-Five Years’ Service in the Hudson’s Bay Territory*, R. Bentley, 1849.
- 9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2nd ed., Fides, 1979, p. 59.
- 10 Rumilly, *Op. cit.*, p. 152.
- 11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, text edited and annotated by Fernand Grenier and Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.
- 12 Grace L. Nute, *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.